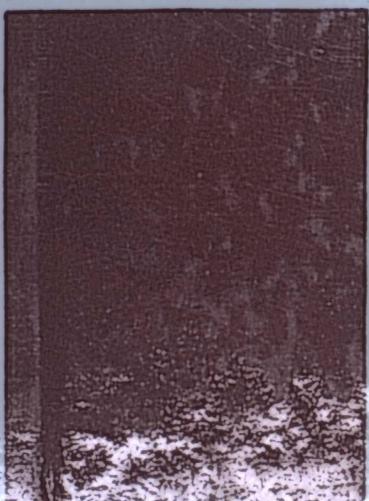


LÉGITIME



DÉFENSE

JEAN-MICHEL PLACE

LÉGITIME DÉFENSE

LÉGITIME

Préface par René Ménéil

DÉFENSE

Editions Jean-Michel Place

Légitime défense

Publié à Paris en 1932 par un groupe d'étudiants martiniquais, ce premier et unique numéro de la revue *Légitime Défense* restera plus de quatre décennies pratiquement ignoré de la société martiniquaise — quelques intellectuels curieux de notre passé historique exceptés.

Fait étrange que cet aveuglement d'une société pour des textes écrits cependant pour elle et par ses propres intellectuels.

Sans doute faut-il incriminer l'interdiction dont ils furent frappés par le pouvoir colonial à leur parution. Mais plus encore la cause de ce qu'il faut bien considérer comme un rejet réside dans la conscience sociale elle-même dont la distorsion en régime colonial est telle qu'elle s'aveugle elle-même aux vérités de son drame devant le miroir.

La critique littéraire, pendant ce temps, dans différents pays d'Europe et d'Afrique, soulignait le rôle historique joué par *Légitime Défense* dans la naissance de la littérature noire moderne d'expression française.

Pour la critique et l'évaluation de *Légitime Défense*, le lecteur pourra se reporter aux études de Lilyan Kesteloot, Jack Corzani, Régis Antoine, Janheinz Jahn, Iay Kimoni, etc. qui aboutissent à des conclusions différentes, comme l'on s'en doute.

Indiquons, en passant, qu'anachronique serait la démarche qui, procédant à un renversement des temps et des événements, s'attendrait à voir *Légitime Défense* prendre en compte des questions et des solutions qui ne surgiront dans l'évolution de l'histoire contemporaine qu'après sa parution et sa disparition. Ainsi, la revue datée de juin 1932 ne pouvait pas connaître et exprimer les problèmes résultant des bouleversements qui ébranleront les empires coloniaux et la conscience des Noirs colonisés au lendemain de la II^e guerre mondiale.

Anachronique, en ce sens, est à n'en pas douter la lecture que Senghor fait aujourd'hui de *Légitime Défense* auquel il reproche, entre autres choses et de façon inattendue, de n'avoir pas en 1932 « prôné l'indépendance de l'Afrique, encore moins celle des Antilles ».

La raison de cette faute impardonnable, selon lui, serait que les signataires de *Légitime Défense* s'étaient fourvoyés dans le marxisme. Est-il besoin d'indiquer que, bien que Senghor n'eût pas commis le péché d'être marxiste, pourtant, pas plus que les signataires de *Légitime Défense*, il n'a songé dans les années 30 à revendiquer l'indépendance de l'Afrique et encore moins celle du Sénégal, ajouterons-nous.

Si formellement les principaux problèmes posés dans ces textes restent pendants — problème de la libération politique et sociale des peuples coloniaux, problème de la culture antillaise en relation avec la race et l'histoire, problème enfin d'une esthétique à élaborer sur la base des particularités de la vie dans nos Iles — cependant les événements survenus depuis ont apporté de nouveaux contenus aux problèmes agités et un nouveau style à leur traitement. Parfois même des questions qui nous ont paru vitales au moment de la production de ces textes sont devenues caduques, ce qu'elles contenaient de dramatique pour nous s'étant déplacé pour se porter ailleurs.

La joie sensuelle d'écrire transparait dans *Légitime Défense*. Plaisir cruel d'agression : on règle son compte à la laideur coloniale (sadisme). Plaisir aussi de vivre les blessures reçues pour mieux crier la légitimité de la cause (masochisme).

Certains critiques se sont demandés non sans raison si *Légitime Défense* n'avait pas contribué, à son insu, dans une certaine mesure, à préparer l'entrée en scène de la négritude.

Certes, le discours de *Légitime Défense*, considéré dans son unité et sa structure d'ensemble, n'est pas un discours de la négritude. Alors que la négritude affirme la priorité de la lutte culturelle par rapport à la lutte politique, la priorité des « valeurs nègres » par rapport aux contradictions sociales — *Légitime Défense*, au contraire, soucieux au principal de la lutte anti-impérialiste qui dresse les peuples colonisés contre les bourgeoisies occidentales et leur propre bourgeoisie, situe l'action politique dans le cadre marxiste des transformations sociales et ne conçoit le développement des « valeurs nègres » qu'à l'intérieur de ce combat politique.

Ce projet est plus fanoniste avant la lettre que senghorien ou même césairiste — encore que, à cette date, Césaire aurait, sur ce point, à se prononcer lui-même.

Mais il faut convenir que *Légitime Défense*, pratiquant une manière de psychologie naïve et spontanée — donc fautive — commence déjà (sans penser à mal) à esquisser les traits d'une mentalité nègre en général, lesquels, amplifiés et poussés à l'absolu, se retrouve-

ront dans l'incroyable caricature du « négro-africain » dont Senghor s'est fait le théoricien sans humour. Déjà, dans *Légitime Défense* on voit apparaître le Nègre « doué d'une imagination sensuelle et colorée », le nègre qui « refuse la puissance et accepte la vie », le nègre « qui a un potentiel plus généralement élevé de révolte et de joie en tant qu'il a une personnalité ethnique matériellement déterminée », le nègre qui a « l'amour des danses inspirées », etc.

Ces traits psychologiques dans *Légitime Défense* avaient valeur polémique, ils étaient donnés comme résultant d'une situation historique concrète et transitoire — la situation faite aux colonisés noirs antillais par l'impérialisme — et non pas comme des traits éternels et universels de la mentalité nègre. Le fait est que les signataires de la revue ne les ont pas exprimés avec assez de prudence pour que la constitution à partir d'eux d'une mythologie aliénante fût impossible.

C'est peut-être dans cette approche, pas assez critique de la question nègre, que se montrent principalement les limites de *Légitime Défense*. Encore faut-il mettre à l'actif des rédacteurs de la revue qu'ils en ont eu conscience et qu'ils tinrent à en avertir le lecteur : « Nous nous excusons, disaient-ils, sur la nécessité de commencer qui ne nous a pas permis certaines maturations ».

Limités aussi sans doute dans l'application du marxisme tel qu'il était conçu et pratiqué aux environs des années 30 — un marxisme encore peu assoupli et incapable de s'infléchir aux complexités de la vie pour les saisir et les éclairer.

C'est ainsi que n'ayant pu ressentir l'unité du monde de la vie matérielle (économie, question sociale, politique) et du monde de l'imaginaire (la rêverie poétique) — nous nous accommodions dans *Légitime Défense* d'une disjonction qui sera choquante pour nous, après coup. D'une part, nous prenions en compte la société coloniale antillaise et nous en faisons une critique et une description réalistes. Mais, d'autre part, nous produisions des poèmes sans enracinement dans cette société, des poèmes de nulle part, des poèmes de personne.

Dans les cris et la fureur, *Légitime Défense* annonce et promet.

Il ne fallut pas attendre bien longtemps pour que *Pigments* de Damas (1937) et *Cahier d'un Retour au Pays Natal* de Césaire (1939) viennent répondre à cette faim de littérature dont la revue était l'expression passionnée.

René Ménénil, juillet 1978

LÉGITIME



Textes de :

étienne léro

rené mônil

jules-marcel monnerot

maurice-sabas gultman

simone yoyotte

DE F A S E

Légitime Défense

Revue trimestrielle

Abonnements	1 an
France et Colonies	15 francs
Etranger	17 »

Le numéro : 3 francs

Notre prochain numéro paraîtra sur un format beaucoup moins réduit. Le prix du numéro sera de 4 francs.

Administrateur : E. LÉRO
4, Rue du Parc de Montsouris
PARIS (XIV^e)

Ceci n'est qu'un avertissement. Nous tenons à nous engager complètement. Nous sommes certains qu'il existe des jeunes gens autres que nous, capables de signer ce que nous écrivons et qui refusent — dans la mesure où c'est encore compatible avec la continuation de la vie — de composer avec l'ignominie environnante. Et nous en avons à tous ceux qui — consciemment ou non — cherchent par leur sourire, leur travail, leur exactitude, leur correction, leurs paroles, leurs écrits, leurs actes et leurs personnes, à faire croire que tout peut continuer ainsi. Nous nous dressons ici contre tous ceux qui ne sont pas suffoqués par ce monde capitaliste, chrétien, bourgeois dont à notre corps défendant nous faisons partie. Le Parti Communiste (III^e Internationale) est en train de jouer dans tous les pays la carte décisive de l'« Esprit » (au sens hégélien de ce terme). Sa défaite, si par impossible nous l'envisageons, serait pour nous le définitif « Je ne peux plus ». Nous croyons sans réserves à son triomphe et ceci parce que nous nous réclamons du matérialisme dialectique de Marx, soustrait à toute interprétation tendancieuse et victorieusement soumis à l'épreuve des faits par Lénine. Nous sommes prêts à nous conformer sur ce terrain à la discipline qu'exigent de pareilles convictions. Sur le plan concret des modes figurés de l'expression humaine, nous acceptons également sans réserves le surréalisme auquel — en 1932 — nous lions notre devenir. Et nous renvoyons nos lecteurs aux deux « Manifestes » d'André Breton, à l'œuvre tout entière d'Aragon, d'André Breton, de René Crevel, de Salvador Dali, de Paul Eluard, de Benjamin Péret, de Tristan Tzara, dont nous

devons dire que ce n'est pas la moindre honte de ce temps qu'elle ne soit pas plus connue partout où on lit le français. Et nous cherchons dans Sade, Hegel, Lautréamont, Rimbaud, pour ne citer que ceux-là, tout ce que le surréalisme nous a appris à y trouver. Quant à Freud, nous sommes prêts à utiliser l'immense machine à dissoudre la famille bourgeoise qu'il a mise en branle. Nous prenons le train d'enfer de la sincérité. Nous voulons voir clair dans nos rêves et nous écoutons leur voix. Et nos rêves nous permettent de voir clair dans cette vie qu'on prétend nous imposer encore longtemps. Parmi les immondes conventions bourgeoises nous abominons très particulièrement l'hypocrisie humanitaire, cette émanation puante de la pourriture chrétienne. Nous haïssons la pitié. Nous nous foutons des sentiments. Nous entendons qu'on jette sur les concrétions psychiques humaines une lumière parente de celle qui éclaire la splendide, la convulsive œuvre plastique de Salvador Dali où il semble soudain quelquefois que des oiseaux d'amour qui peuvent être des encriers, des chaussures ou des petits bouts de pain, s'envolent des conventions assassinées.

Cette petite revue, outil provisoire, s'il casse, nous saurons trouver d'autres instruments. Nous acceptons avec indifférence les conditions de temps et d'espace qui, nous définissant en 1932 Antillais de langue française, ont ainsi délimité — sans nullement le circoncrire — notre premier champ d'action. Ce premier recueil de textes est plus spécialement consacré à la question antillaise telle qu'elle nous apparaît. (Les suivants, sans abandonner cette question, en aborderont bien d'autres). Et

si, du fait de son contenu, il s'adresse plutôt aux jeunes antillais français, c'est qu'il nous semble opportun de faire porter notre premier effort sur des gens dont nous sommes loin de sous-estimer les possibilités de révolte, s'il s'adresse plutôt aux jeunes noirs, c'est que nous estimons qu'ils ont particulièrement à souffrir du capitalisme (hors l'Afrique, voir Scottsboro) et qu'ils semblent offrir — en tant qu'ils ont une personnalité ethnique matériellement déterminée — un potentiel plus généralement élevé de révolte et de joie. À défaut du prolétariat noir à qui le capitalisme international n'a pas donné les moyens de nous comprendre, nous nous adressons aux enfants de la bourgeoisie noire, nous nous adressons à ceux qui ne sont pas encore tués placés foutus universitaires réussis décorés pourris pourvus décoratifs pudibonds opportunistes marqués; nous nous adressons à ceux qui peuvent encore se réclamer de la vie avec quelque apparence de vraisemblance.

Décidés à objectiver le plus possible, nous ne connaissons à personne de vie privée. Nous voudrions aller assez loin et, si nous attendons beaucoup de l'investigation psychanalytique, nous ne sous-estimons pas, chez des sujets initiés aux théories psychanalytiques, la confession psychologique pure et simple qui — pourvu que l'obstacle des convenances soit levé — peut beaucoup dire. Nous n'admettons pas qu'on puisse être honteux de ce qu'on éprouve. L'Utile — les convenances constituent

l'épine dorsale de la « Réalité » bourgeoise que nous voulons désosser. Nous lui opposons, dans le domaine de l'investigation intellectuelle, la sincérité, grâce à laquelle l'homme peut déceler par exemple dans son amour une ambivalence telle qu'elle permette d'éliminer la contradiction par quoi, en vertu d'un décret de la logique, un objet affectif étant donné, nous sommes sommés d'épouever envers cet objet ou bien le sentiment nommé amour, ou bien le sentiment nommé haine. La contradiction est fonction de l'Utile. Elle n'existe pas dans l'amour. Elle n'existe pas dans le rêve. Et c'est en grinçant horriblement des dents que nous supportons l'abominable système de contraintes et de restrictions, d'extermination de l'amour et de limitation du rêve généralement désigné sous le nom de civilisation occidentale.

Issus de la bourgeoisie de couleur française, qui est une des choses les plus tristes du globe, nous déclarons — et nous ne reviendrons pas sur cette déclaration — face à tous les cadavres administratifs, gouvernementaux, parlementaires, industriels, commerçants, etc..., que nous entendons, traîtres à cette classe, aller aussi loin que possible dans la voie de la trahison. Nous crachons sur tout ce qu'ils aiment, vénèrent, sur tout ce dont ils tirent nourriture et joie.

Et tous ceux qui adoptent la même attitude que nous seront, d'où qu'ils viennent, les bienvenus parmi nous (1).

Etienne LÉRO, Thélus LÉRO, René MÉNIL, Jules-Marcel MONNEROT, Michel PILOTIN, Maurice-Sabas QUITMAN, Auguste THÉSÉE, Pierre YOYOTTE.

(1) Si notre critique est ici purement négative, si contre ce que nous faisons forts de condamner sans appel nous ne dressons aucun Essai positif, nous nous en excusons sur la nécessité de commencer qui ne nous a pas permis d'attendre certaines maturations. Nous espérons, à partir du prochain recueil développer ici notre idéologie de révolte.

Note touchant la bourgeoisie de couleur française

A Juvénal LINVAL.

Un documentaire cinématographique sur la formation de la bourgeoisie de couleur française, si les vitesses étaient augmentées à une échelle suffisamment folle, montrerait le dos courbé de l'esclave noir *devenant* l'échine à courbettes du bourgeois coloré, distingué et salueur à qui dans l'inappréciable intervalle de deux images auraient poussé un complet veston et un chapeau melon. Mais la bourgeoisie est une et indivisible, et le conformisme de ces petits-fils d'esclaves comme celui des bourgeois de Dijon, de Boston ou de Brême, ne saurait se concevoir sans leur individualisme dont il est à la fois l'effet et la cause. L'avocat, le médecin, le professeur, etc..., nouveaux venus, pour exister en tant que tels, pour « faire leur chemin » comme ils disent, doivent se garder de jamais heurter leurs employeurs, doivent présenter à la classe qui les reçoit dans son sein l'image d'elle-même qu'elle désire (de cela les « intellectuels » sont les plus spécialement chargés) adopter ses idéaux (le million, une admiration sauvage pour tous les personnages officiels, diplômes, décorations, mon ami le Gouverneur, mon ami le *Ministre*, etc.), ses mœurs : le mariage lucratif, le catholicisme (madame est patronnesse; les fillettes font leur première communion; Monsieur est franc-maçon, mais sait vivre), la « conscience » de ce qui « est à lui » (Ma villa, Mon auto, Ma fille), la « Distinction » (ce ne sont pas des gens de notre monde, un cousin de ma femme qui est ouvrier. Natu-

rellement, j'ai le sentiment de la famille, mais enfin ma clientèle vous comprenez), l'hypocrisie (Dieu merci, nous ne sommes pas esclaves des conventions, mais il y a des choses, etc...), le goût des « discussions » où toutes les idées sont admises pourvu qu'on ne touche à rien, des manifestations vaguement artistiques.

Et cætera.

J'avais hâte de passer sur ces traits extrêmement généraux. C'est à la Martinique que le visage hideux de la bourgeoisie de couleur s'est penché sur mon berceau et que l'idéal défini plus haut m'a été, dès que j'ai su lire et écrire, proposé. Dans ce pays, une ploutocratie blanche héréditaire, qu'aucune révolution n'a jamais réussi à déposséder, détient les 4/5 du sol et se sert comme matériel humain du prolétariat noir qui de la canne à sucre fait le sucre et le rhum. Tous les postes importants des usines ainsi que la direction de beaucoup de « maisons de commerce » sont occupés par des membres de cette ploutocratie. Les blancs créoles à qui profitait l'esclavage et au profit de qui, principalement, il existe encore son forme du salariat (le sort des coupeurs de canne de 1932 n'est pas meilleur que celui des coupeurs de canne de 1832), constituent une société fermée, inexorable, devant les ambitions mondaines des bourgeois de couleur les plus fringants. Le blanc créole mâle, pour le succès de ses affaires, n'hésite pas à aller jusqu'à fréquenter, dans une certaine mesure et pas chez lui ni

chez eux, des gens de couleur. Pour les femelles, rien à faire. Cette aristocratie terrienne, comme elle est minorité numérique, ne fournit pas les représentants au Parlement. Elle les achète tout faits. Les représentants sont choisis surtout dans la bourgeoisie de couleur et leurs idées politiques défient en général l'analyse. Aux élections, toujours frauduleuses, prennent une part active les gouverneurs, gendarmes, magistrats coloniaux, fusilliers marins, etc... Quelquefois il y a des tués.

Les enfants des bourgeois de couleur sont élevés dans le culte de la fraude. Il y en a qui, après leurs études au lycée, vont en France pour essayer, en général avec succès, de « mériter » le titre de « Docteur », celui de « Maître » and so on... Ils s'y montrent avides de se conformer aux mœurs et caractères de la majorité de leurs condisciples Européens. Ceux des facultés de droit et de médecine adoptent volontiers le chapeau melon, les goûts et répugnances de leurs condisciples héritiers de la bourgeoisie française. Leur désir de « ne pas se faire remarquer », de « s'assimiler » peut, étant donné qu'ils promènent partout les marques indiscutables de leur race, conférer un caractère tragique à leurs moindres démarches. Ils adorent l'autorité sous toutes ses formes. Quelques-uns apprennent à accommoder l'indigène avec la perspective de « faire » toute une carrière en Afrique comme Européens. Administrateurs ils iront piller leurs congénères, magistrats les juger, offi-

ciers les assassiner. D'autres veulent rester en France, se fixer, « prendre », grâce aux « relations », cette institution nationale. Quelques-uns d'entre eux « réussissent ». Les blancs n'ont pas de mérite, qui sont nés blancs. Eux, à force de conformisme se font une blancheur. Ceux qui reviennent « au pays » ont compris le truc. Ils sont garantis par une Université française. Modérés, tolérants, conciliants, les voilà qui donnent le ton. Ils savent que l'important c'est la « situation », que tout, de leurs femmes à leurs idées, en passant par leur auto doit en découler. Ils s'installent donc doucement, remerciant, visitant, vraiment distingués. Bientôt ivres de paraître : l'estrade officielle, la croix, la croix et puis maire, député, qui sait? Certains, saisis par le vertige d'un exhibitionnisme sans mesure, inaugurent, présentent, confèrent, discutent. Il n'y a point de cérémonie où n'éclate leur supercorrection. Des rubans rouges zèbrent leurs rêves. Nous sommes si bien avec le Gouverneur, le député qui est si bien avec le Gouvernement, le directeur est si gentil... Pendant ce temps, dans les campagnes, des noirs continuent à couper la canne et ne pensent pas encore à couper la tête de ceux qui ne cessent pas de les trahir.

N. B. — Je parle des bourgeois de couleur réussis ou à réussir. Ceux de mes congénères qui ne se reconnaîtront pas dans les lignes qui précèdent seront d'autant mieux placés pour les trouver vraies.

Jules-Marcel MONNEROT.

Le Paradis sur Terre

Il serait difficile de dépeindre l'affolement qui s'empara de certains Martiniquais à la lecture du communiqué de l'Armée, publié dernièrement par le journal *La Paix* : « *Sur environ 700 recrues effectivement incorporées, on compte 11 bacheliers ou brevetés supérieurs, 6 brevetés simples, une cinquantaine de jeunes gens ayant leur certificat d'études, environ 80 sachant lire, écrire, compter. Le reste, c'est-à-dire plus de cinq cents, sont illettrés, parmi lesquels une centaine savent tout juste signer, et près de quatre cents ne savent ni lire, ni écrire, ni compter.* »

Evidemment, ce petit tableau est de nature à faire pâlir l'éclat de la « perle », dont s'enorgueillissent nos compatriotes. Pour essayer de relever leur prestige, fortement ébranlé, certains d'entre eux ont voulu ouvrir une enquête, pour voir si ces chiffres ne comportaient pas quelque exagération. Y a-t-il de quoi étonner celui qui s'intéresse aux affaires de son pays? Nous le verrons. Pour l'instant, écartons l'enquête et toutes les données statistiques qu'elle pourrait nous apporter. Un fait demeure : *Il y a des illettrés et ils sont nombreux.* Comment l'expliquer?

La solution d'un tel problème n'est pas difficile à trouver si on l'envisage sous l'angle de l'Economie. A qui appartient, en effet, le privilège de l'instruction? L'analyse du Rapport de l'Armée suffit à nous éclairer. L'instruction se mesurant à la fortune, on peut aisément répartir la société en classes qui existent en fait :

1° Bacheliers et brevetés supérieurs : *Petits bourgeois;*

2° Brevetés simples et titulaires du certificat d'études : *Fils de petits propriétaires terriens;*

3° Les illettrés : *De parents pauvres.*

Cependant il y a une catégorie d'individus dont on ne saurait soupçonner l'existence si l'on s'arrêtait au Rapport de l'Armée : Celle des fils de millionnaires qui ne font que très rarement leur service militaire.

L'illettré est celui qu'on oublie, l'agent principal, unique même de l'économie sociale; celui que tous s'associent pour exploiter : le travailleur des champs.

Que fait-il donc de son salaire, diront certains? Je réponds que le salaire n'existe pas et je n'exagère pas, car la disproportion est telle, entre le labeur fourni et les quelques francs de rétribution que le mot salaire serait impropre. J'ajoute, pour les sceptiques, qu'un travailleur gagne en moyenne 7 à 12 francs, et cela pour une journée qui atteint parfois 13 heures. C'est en particulier le cas des bouviers (n'en déplaise à notre député qui a fait voter la journée de huit heures!)

Ceux qui aiment l'actualité m'accorderont qu'il n'est pas moins difficile de diriger 7 ou 12 francs que des milliards. Evidemment, le fardeau n'est pas assez lourd, le « nègre » ne se suicide pas. Tel « le petit mendiant » de Langston Hughes,

Il joue sur sa flûte un air sauvage et
[libre
Comme si le destin ne l'avait pas saigné de son couteau.

Quelles sont les conséquences de cette situation? L'ouvrier des champs, ce « vilain morceau d'argile noire avec un souffle de vie », arrive à peine à se nourrir de son salaire. Pourtant il ne marche pas nu; et l'habillement? Certes, il ne vient pas du « Bon Marché ».

Malgré leur style européen, les vêtements sont toujours découpés dans quelques sacs à guano, « volés » le plus souvent, dont le chanvre porte en certains coins de l'île, le nom de « kaki Aubery »...

Sans perdre de vue sa situation économique, envisageons le cas du travailleur qui se crée une famille... La vie devient plus difficile; les parents multiplient leurs sacrifices jusqu'au jour où l'enfant âgé alors de six ou huit ans pourra commencer à lutter pour l'existence. On l'embauche alors, sans distinction de sexe, dans ce corps de métier appelé « le petit atelier » sur les registres (« petite bande » par la masse)... Cinq francs de plus dans le ménage.

Voilà la cause. Le nègre travaille pendant que le blanc s'enrichit à ses dépens au point de déposer un million à la banque du chef-lieu, à la naissance de « mademoiselle sa fille ». A qui la faute?

— Au Gouverneur!

— Non. Comme le disait l'un d'eux à un de ses hôtes, passager du « Lamotte-Picquet » et auteur de « Civil chez les Marins ». « *La certitude qu'ils ont de ne pas rester à la colonie, les incite à ne pas gouverner* ».

La faute incombe à ceux qui, ne voulant pas considérer ces parias comme leurs congénères, devraient au moins les regarder comme des êtres humains. La faute incombe à ceux qui mettent leur intelligence au service des usiniers, habiles exploiters de leur faux orgueil consistant à renier leur origine et à dédaigner les « nègres » qui, malgré eux, demeurent leurs congénères.

Comment remédier à cet état de cho-

ses qui constitue, à mon avis, un vrai fléau pour la Martinique? Je crois que la France, en dépit de l'opinion de certain métropolitain qui voudrait « *qu'elle ne civilise pas trop* », n'hésiterait pas un seul instant, à la demande de « nos » députés, à envoyer une Commission à la Martinique. (On en a bien envoyé pour limiter le contingentement!)

Cette Commission constaterait que l'enseignement est fort bien pourvu : 600 écoles primaires, écoles de commerce, école des arts et métiers, écoles professionnelles et lycées, école préparatoire de droit... Comme l'a déclaré M. Gerbinis, gouverneur de la Martinique : « La colonie dispose de toutes les ressources propres à favoriser la culture intellectuelle. »

Le remède ne peut donc consister en la création d'écoles primaires dans les campagnes. Elles existent déjà. Il faut donner aux pauvres le moyen de les fréquenter, et pour ce faire améliorer leur situation. Les trois quarts de l'île appartient à cinq ou six familles d'usiniers dont la cupidité n'a d'égal que la patience des travailleurs. Cependant, il ne faudrait pas s'y fier. Un peuple ne peut rester éternellement opprimé. Aucun gouvernement, fût-il de « gauche », n'a jamais limité le pouvoir des féodaux par des lois concernant les rapports entre patrons et ouvriers et surtout *veillé à l'application de ces lois*.

Faute de cette intervention, un jour viendra où les travailleurs se révolteront... Et les médecins, que le Hasard n'aurait pas placés au rang des « paresseux et des incultes », essaieront peut-être, à l'instar de ce médecin français examinant le problème chinois, d'expliquer cette révolte par le triomphe de quelque « automatisme médullaire » sur la volonté.

Généralités sur " l'écrivain " de couleur antillais ⁽¹⁾

En même temps que les gendarmes, les administrateurs, les outils de travail et de police, arrivent, dans les pays colonisés, les idées qu'il convient de faire penser aux indigènes pour l'exploitation heureuse du sol conquis. Parmi les idées du colon apparaît généralement le christianisme qui recommande la résignation et qui supprime chez l'indigène tout ce qui peut gêner le bon fonctionnement de l'entreprise. Si, accidentellement, l'Antillais de couleur utilisé pour des fins économiques, même quand il fait profession de penser, tourne son activité vers la littérature, ses œuvres manifestent un effort ennuyeux pour être pareil au blanc colonisateur. En effet, il exprime généralement les sentiments que les meilleurs auteurs ont cessé d'exprimer depuis longtemps et qui sont devenus le patrimoine du français moyen.

Par quelle coïncidence les sentiments de petits-fils d'Africains se trouvent-ils être ceux des petits-bourgeois français? On objecte que les petites Antilles françaises ont, pendant des siècles, tellement assimilé les leçons de la civilisation française qu'à l'heure actuelle les noirs antillais ne peuvent plus penser que comme les blancs européens. Le mal ne me paraît que plus grand. Car je crains qu'il y ait là non pas une hypocrisie consciente et machiavélique, mais une hypocrisie objective, inconsciente.

Au point de vue économique, il est

très utile à l'Européen que la pensée du colonisé cadre exactement avec les vues colonisantes ou plus exactement les serve. Par contre, le génie propre de l'Antillais de couleur est mécaniquement nié dans les écoles, dans les familles, où règne le bon goût européen d'il y a quelque temps. Il est certain que les livres dont l'Antillais est nourri ont été écrits dans d'autres pays et pour d'autres lecteurs. Progressivement, l'Antillais de couleur renie sa race, son corps, ses passions fondamentales et particulières, sa façon spécifique de réagir à l'amour et à la mort, et arrive à vivre dans un domaine irréel déterminé par les idées abstraites et l'idéal d'un autre peuple. Tragique histoire de l'homme qui ne peut pas être lui-même, qui en a peur, honte : le colon, d'ailleurs, lui reproche essentiellement de se laisser aller au génie de sa joie, de sa danse, de sa musique, de son imagination. L'opinion veille et ramène l'inspiré au conformisme européen. Mais il ne peut pas non plus être autre que lui-même, c'est-à-dire blanc, et il lira éternellement sur le visage du blanc qu'il n'y a rien à faire dans cette voie. Ce qui est vrai. Autre ne veut pas dire inférieur. Ce qui rend quelquefois ridicule l'Antillais de couleur aux yeux du Français moyen, c'est que celui-ci rencontre en celui-là son image déformée et foncée. A ce point de vue, on ne rit jamais de l'Indochinois qui conserve sa réalité d'Indochinois. Ses tentatives les plus profondes supprimées, il manque à l'écrivain antillais ce poids

(1) Je parle de celui des petites Antilles françaises.

qui attache chaque être à soi-même, donne une unité organique à ce qu'il exprime.

Il y a des intellectuels de couleur qui sont légers, spirituels, habiles aux jeux de société et ennemis personnels de ce qu'ils appellent le « lourd esprit germanique » par quoi on risque d'éprouver des passions et, surtout, de reconnaître comme siennes des passions réellement éprouvées mais nuisibles au bon ordre des entreprises sociales. Dans les nuées, l'Antillais de couleur fait le tour des idées (esprit large, dit-il) (1) et se trouve parmi les derniers qui se rendent compte du caractère artificiel de l'engouement pour le bric-à-brac gréco-latin, le Parthénon, la mesure et le sel attiques, etc., etc... *Cette littérature abstraite et objectivement hypocrite n'intéresse personne: ni le blanc parce qu'elle n'est qu'une maigre imitation de la littérature française d'il y a quelque temps* (2), *ni le noir pour la même raison*. Il n'est pas étonnant que l'écrivain antillais, en poésie par exemple, ne propose que des « descriptions » et des tableaux », ou n'exprime et n'inspire qu'un vague ennui. Tout cela manifeste qu'il est tenu ou se tient loin de son être véritable, qu'il est hostile à la force de ses passions. Littérature, donc, factice où l'on feint d'éprouver les sentiments qu'un autre éprouve, où des complications à la Mauriac remplacent le païen et violent amour du noir pour les réalités de ce monde (voir le ou les romans que M. René Maran a publiés après *Batouala*). *On n'y exprime ni d'étranges sursauts venus de loin, ni des révoltes millénaires, ni des besoins*

(1) Je prends le cas privilégié de l'intellectuel de couleur de plus de 30 ans et de moins de 40.

(2) Si j'ouvre les « Poèmes en vers faux » de M. G. Gratiant, j'y vois un retard objectif de plusieurs siècles pour le fond (voir les petits poètes lyriques des xvii^e et xviii^e siècles) et d'au moins deux siècles pour la forme. En effet, pour ce qui est du vers libre, La Fontaine a été beaucoup plus hardi.

fondamentaux condamnés qu'ils sont pour cette seule raison qu'ils ne se rencontrent pas dans la littérature européenne. Sentiment du coupeur de cannes devant l'usine implacable, sentiment de solitude du noir à travers le monde, révolte contre les injustices dont il souffre souvent dans son pays surtout, l'amour de l'amour, l'amour des rêves d'alcool, l'amour des danses inspirées, l'amour de la vie et de la joie, le refus de puissance et l'acceptation de la vie, etc., etc., voilà de quoi nos distingués écrivains ne parlent jamais et qui toucherait noirs, jaunes et blancs comme les poèmes des nègres d'Amérique touchent le monde entier. Cette littérature qui manque de ressort et s'agite vaguement, sans attaches à la chair, s'est, en effet, donné pour maîtres tous ceux qui (Hérédia, Banville, Samain, de Régnier, etc.) n'étaient résolus ni à s'embarquer dans le mouvement de la vie, ni à vivre en plein rêve. Ennui. L'ennui, condamnation de soi par soi, pèse sur les épaules de l'écrivain noir antillais. Ses œuvres sont ennuyées, ennuyeuses; déprimées, déprimantes.

L'Antillais de couleur a toujours refusé de s'engager dans les deux directions essentielles de la littérature. Une de ces directions va vers le monde et les biens de ce monde, exprime les besoins fondamentaux, cherche à changer l'existence, s'adresse à ceux qui souffrent des mêmes passions (la faim, l'amour, la servitude, etc.). Littérature utile (1). Or, l'écrivain antillais craint d'être suspecté de n'avoir pas les mêmes passions et les mêmes pensées que les Européens, et de cacher en lui les réserves troubles et dynamiques dues à son originalité propre. L'autre direction part du monde pour aller au plus pur de chaque être. Position du dormeur qui

(1) Ecrivains prolétariens en U.R.S.S.; en France les surréalistes et quelques autres.

se moque des périls de ce monde. Or, le nègre antillais est enchaîné par la pensée logique et utile. Aux Antilles, la masse est vite prise dans les longs et pénibles travaux du rhum nécessaire à l'Europe.

Un déséquilibre, ici, s'établit au profit de l'abstrait, puisque l'Antillais de couleur exprime les sentiments d'un autre, puisque les puissances de passion et d'imagination sont méconnues. Il convient donc au noir antillais de reconnaître d'abord ses passions pro-

pres et de n'exprimer que lui-même, de prendre, en sens inverse de l'utile, le chemin du rêve et de la poésie. Dans la ligne de son effort, il rencontrerait les images fantastiques dont les statuettes africaines et océaniques sont un des modes d'expression, des poèmes, des récits, le jazz des nègres d'Amérique et l'œuvre des Français (2) qui, par-dessus l'industrie et par le moyen des puissances de passion et de rêve, ont conquis la fraîcheur de l'Afrique.

René MÉNIL.

(2) Lautréamont, Rimbaud, Appollinaire, Jarry, Reverdy, les dadas, les surréalistes.

Civilisation

Le plus évolué de tous les pays prétendus civilisés, les Etats-Unis, s'apprête à assassiner huit jeunes nègres qu'il accuse, contre toute évidence, d'avoir violé deux putains blanches. La presse française, l'*Humanité* exceptée, est unanime à garder un silence significatif. La presse de couleur américaine, vendue aux blancs, prisonnière elle aussi de ses intérêts de classe et de ses marchandages politiques, étouffe l'affaire. L'« Association for the Advancement of Colored People », ayant à ménager la juridiction criminelle du capitalisme américain, s'est reconnue incapable d'assumer la défense des victimes. La section locale du « Secours Rouge International » a dû prendre en mains la cause des accusés et se démène utilement afin

d'ameuter l'opinion mondiale contre le sadisme des juges-bourreaux de l'Alabama.

La voix des adolescents que l'on veut griller outre-Atlantique parviendra-t-elle à percer, malgré tout, le matelas d'égoïsme et de préjugés des nations européennes? Seule, jusqu'ici, la classe ouvrière a crié, dans des meetings, son indignation. Les nègres du monde entier se doivent de militer les premiers en faveur de leurs frères que la névrose sexuelle yankee menace injustement de la chaise électrique.

Quand donc les noirs d'Amérique comprendront-ils de façon efficace que la seule évasion possible de l'enfer américain est pour eux dans le communisme?

e. i.

Misère d'une Poésie

Il est profondément inexact de parler d'une poésie antillaise. Le gros de la population des Antilles ne lit pas, n'écrit pas et ne parle pas le français. Quelques membres d'une société mulâtre, intellectuellement et physiquement abâtardie, littérairement nourrie de décadence blanche se sont faits, auprès de la bourgeoisie française qui les utilise, les ambassadeurs d'une masse qu'ils étouffent et, de plus, renient parce que trop foncée.

Là-bas, le poète (ou le « barde », comme ils disent), se recrute, en fait, exclusivement dans la classe qui a le privilège du bien-être et de l'instruction. (Et s'il fallait chercher la poésie là où on la contraint à se réfugier, c'est dans le créole qu'il faudrait puiser qui n'est point un langage écrit, c'est dans les chants d'amour, de tristesse et de révolte des travailleurs noirs.)

Le caractère exceptionnel de médiocrité de la poésie antillaise est donc nettement lié à l'ordre social existant.

On est poète aux Antilles comme l'on est bedeau ou fossoyeur, en ayant une « situation » à côté. Tel médecin, tel professeur, tel avocat, tel président de république, se fait une petite notoriété parmi la bourgeoisie mulâtre en lui servant son visage et ses goûts en vers alexandrins.

L'antillais, bourré à craquer de morale blanche, de culture blanche, d'éducation blanche, de préjugés blancs, étale dans ses plaquettes l'image boursoufflée de lui-même. D'être un bon décalque d'homme pâle lui tient lieu de raison sociale aussi bien que de raison poétique. Il n'est jamais à son goût assez décent, assez empesé. — « Tu fais comme un nègre », ne manque-t-il pas de s'indigner si, en sa présence, vous

cédez à une exubérance naturelle. Aussi bien ne veut-il pas dans ses vers « faire comme un nègre ». Il se fait un point d'honneur qu'un blanc puisse lire tout son livre sans deviner sa pigmentation. De même que, honteux de ce qui subsiste en lui de polygamie africaine, il couche en cachette avec ses bonnes, de même, il a soin de s'expurger avant de « chanter » (*sic*), soin de bien se mettre dans la peau du blanc, de ne rien lâcher qui le trahisse. Invariablement, il vous décrit des paysages ou vous raconte de petites histoires où l'hypocrisie le dispute au diffus et au Louis-Napoléon. (La France n'a peut-être dû son fastidieux Parnasse qu'au fait que Leconte de Lisle et Dierx étaient Réunionnais, Herédia Cubain.)

Il y a, comme on voit, pas mal d'humour dans le cas du bourgeois mulâtre, mais cet humour lui échappe, et en même temps, tout le bénéfice poétique de son rôle de singe. Il tiendra que c'est son droit de ne montrer de lui que ce qu'il estime bon à montrer, car, élevé chez les pères, ou indirectement inbu de leur religion importée, c'est un affreux casuiste.

L'étranger chercherait vainement dans cette littérature un accent original ou profond, l'imagination sensuelle et colorée du noir, l'écho des haines et des aspirations d'un peuple opprimé. Un des pontifes de cette poésie de classe, M. Daniel Thaly, a célébré la mort des Caraïbes (ce qui nous est indifférent, puisque ceux-ci ont été exterminés jusqu'au dernier), mais il a tu la révolte de l'esclave arraché à son sol et à sa famille.

Pauvres sujets, mais non moins pauvres moyens poétiques.

Le bourgeois antillais est ici plus mé-

fiant que jamais. Son complexe d'infériorité le pousse dans les sentiers battus « Je suis nègre », vous dira-t-il, « il ne me sied point d'être extravagant. » (1).

De même qu'il se refuse à voir dans la France d'aujourd'hui autre chose que la France de 89, le bourgeois antillais se refuse à adopter toute règle poétique que cent ans d'expériences blanches n'aient point sanctionnée. L'audacieuse neutralité de M. Gilbert Gratiant est très caractéristique à cet égard quand il nous dit : « Des règles du jeu, beaucoup sont connues, ou bien traditionnelles, ou bien révolutionnaires : toutes sont fécondes. Mais pourquoi subir le règne d'une seule ? Tyrans plus nombreux et de rechange, dirait-on, tyrannie moindre. »

Je vous le disais plus haut : le bourgeois antillais a toujours de bonnes raisons.

Non content d'user d'une prosodie, et d'une prosodie surannée, l'antillais l'agrémentera d'un soupçon d'archaïsme : cela fait « vieille France ».

Une indigestion d'esprit français et d'humanités classiques nous a valu ces bavards et l'eau sédative de leur poésie, ces poètes de caricature dont je ne vous citerai que quelques noms : Vieux et Moravia en Haïti, Lara en Guadeloupe, Salavina, Duquesnay, Thaly, Marcel Achard en Martinique.

Nous serions impardonnables de ne pas mentionner également deux poètes antillais que leurs trente ans, leur souci de respectabilité, leur conformisme impénitent, leur fonds universitaire gréco-latin, leur passeïsme, leur compasseïsme, nous désignent comme les

dignes successeurs de leurs prétentieux aînés.

Du poème récemment publié de M. Henri Flavia-Léopold, « Le Vagabond », que chacun sache qu'il est une gratuite rédaction en vers alexandrins.

M. Gilbert Gratiant nous offre plus épaisse matière dans son livre intitulé : « Poèmes en vers faux. »

M. Gratiant triche, quant au titre. Ses vers ne sont, hélas, pas faux, et nous tenons à lui faire honneur de son tour de force de deux cent-cinquante pages d'honnête versification. Les vers de M. Gratiant ne traduisent ni les iniquités sociales de son pays, ni les passions de sa race, ni sa valeur propre de désordre et de rêve. Chacune de ses pièces nous paraît un intempérant commentaire autour d'un poème qui était à faire. On n'y traverse pas un éclair d'innocence, pas un instant de courage, pas une tentative vers l'expression, passagère et détournée, de la violence humaine, qu'est la poésie.

M. Gratiant nous ressert tout le bric-à-brac de ces cent-cinquante dernières années, « les ailes d'or », « le diaphane », les cygnes, les lunes et les zig-zagances. Le meilleur vers du volume est à coup sûr le mot « d'Yves, cinq ans » : « Les Allées sont comme un bifteck bien grillé » que M. Gratiant a cru devoir alourdir d'un texte explicatif.

L'auteur a précédé ses vers de ce qu'il nomme « Cent-sept sous-évidences concernant l'art du Poète ». La prose de M. Gratiant nous rappelle désagréablement le style d'Alain, théoricien de la liberté intérieure, grand maître en pantalonades. Une lecture préalable de ces « sous-évidences » offre l'inconvénient (ou l'avantage, comme vous voudrez) de vous indisposer à l'égard des vers. L'auteur nous y dit, entre autres choses, qu'un poème doit être compris, goûté, senti, etc. Mais non. Ça entre ou ça n'entre pas, et c'est un ruban de dynamite qui finit plus ou moins tôt,

(1) Tel professeur appartenant à cette bourgeoisie n'a-t-il pas déclaré que Blanche, étant nègre, n'eût pas dû plaquer l'École Normale si cela lui chantait et « trouver mauvais des haricots qu'ont mangés Taine et Renan » ? (Apprendrai-je à ce professeur de physique que l'heureux défroqué que fut Renan n'a jamais tâté des haricots de l'École ?)

plus ou moins tard, d'exploser à l'intérieur d'un individu donné. M. Gratiant nous donne le ruban sans la poudre. Ce n'est pas du jeu.

J'admire le détachement très universitaire de l'auteur à l'égard des écoles en « isme ». Il craint sans doute de perdre, à s'y frotter, sa préciosité douairière, sa gentillesse et son prime-saut. C'est l'honneur et la force du surréalisme d'avoir intégré toujours plus à fond la fonction poésie, d'avoir mis à poil la poésie.

Une fillette, avant d'avoir vu son père nu, l'a toujours confondu avec le vêtement qui l'habille. Celui-ci, nu, lui devient tout de suite obscur et incompréhensible. Ainsi en est-il des pudibonds et de la poésie surréaliste.

Nous voulons voir en MM. Flavia-Léopold et G. Gratiant les deux derniers

représentants antillais d'un lyrisme de classe condamné.

Le vent qui monte de l'Amérique noire aura vite fait, espérons-le, de nettoyer nos Antilles des fruits avortés d'une culture caduque. Langston Hughes et Claude Mac-Kay, les deux poètes noirs révolutionnaires, nous ont apporté, marinés dans l'alcool rouge, l'amour africain de la vie, la joie africaine de l'amour, le rêve africain de la mort. Et déjà de jeunes poètes haïtiens nous livrent des vers gonflés d'un futur dynamisme.

Du jour où le prolétariat noir, que suce aux Antilles une mulâtraille parasite vendue à des blancs dégénérés, accédera, en brisant ce double joug, au droit de manger et à la vie de l'esprit, de ce jour-là seulement il existera une poésie antillaise.

Etienne LÉRO.

L'étudiant antillais vu par un noir américain

Nous extrayons ce passage du célèbre roman de Claude Mac Kay, « Banjo », publié aux Editions Rieder :

Ray avait fait la rencontre d'un étudiant noir martiniquais; pour lui, la plus grande gloire de son île était d'avoir vu naître l'impératrice Joséphine. Cet événement donnait à la Martinique une importance qui lui faisait dépasser de haut toutes les îles des Antilles.

— Je ne vois pas tes raisons d'être si fier, lui dit Ray. Ce n'était pas une femme de couleur.

— Non... Mais elle était créole et, à la Martinique, nous sommes plutôt des créoles que des noirs. Nous sommes fiers de l'impératrice, à la Martinique; là-bas, la bonne société est très distinguée et elle parle un français très pur qui n'a rien à faire avec ce français vulgaire de Marseille.

Ray lui demanda s'il avait jamais entendu parler du *Batouala* de René Maran. Il répondit qu'on avait interdit la vente de *Batouala* sur le territoire de la colonie; il faisait mine d'approuver la mesure.

Ray lui demanda si véritablement c'était exact; il n'en avait jamais, pour sa part, entendu parler.

— C'était un livre dangereux, très fort, très fort, disait l'étudiant en manière de défense de l'interdiction.

Ils étaient dans un café de la Cannebière. Ce soir-là, Ray avait rendez-vous avec un autre étudiant, un Africain de la Côte d'Ivoire. Il demanda au Martiniquais de l'accompagner, voulant leur faire faire connaissance. L'autre refu-

sa disant qu'il ne tenait pas à fréquenter les Sénégalais et que le bar africain était d'ailleurs un bar des *bas-fonds*. Il crut devoir mettre Ray en garde contre les Sénégalais.

— Ils ne sont pas comme nous, lui dit-il. Les blancs se conduiraient mieux avec les noirs, si les Sénégalais n'étaient pas là. Avant la guerre et le débarquement des Sénégalais, en France, c'était parfait pour les noirs. On nous aimait et l'on nous respectait, tandis que maintenant...

— C'est à peu près la même chose avec les Américains blancs... Il faut juger la civilisation d'après son attitude générale à l'égard des peuples primitifs et pas d'après des cas exceptionnels. Vous ne pouvez pas ignorer les Sénégalais et les autres Africains noirs; pas davantage que vous ne pouvez ignorer le fait que nos ancêtres étaient des esclaves... Dans les Etats, on se comporte comme vous. Les noirs du Nord se sentent supérieurs aux noirs du Sud et aux Antillais qui ne sont pas aussi teintés qu'eux de vernis civilisé... Nous autres, noirs instruits, nous parlons beaucoup de la renaissance de la race; je me demande comment nous parviendrons à la susciter. D'un côté nous avons contre nous l'insolence arrogante du monde, quelque chose de puissant, de froid, de dur et de blanc comme la pierre. De l'autre, l'immense armée des travailleurs : notre race. C'est le prolétariat qui fournit, savez-vous, l'os, le muscle,

et le sel de toute race ou de toute nation. Dans la course à la vie moderne nous ne sommes que des débutants. Si cette renaissance dont nous parlons doit être autre chose que sporadique ou superficielle, il faut que nous plongions jusqu'aux racines de notre race pour la susciter.

— Je crois à la renaissance de la race, dit l'étudiant, mais pas par le retour à l'état sauvage.

— Plonger jusqu'aux racines de notre peuple et bâtir sur notre propre fonds, dit Ray, ce n'est pas retourner à l'état sauvage. C'est la culture même.

— Je ne vous suis pas, dit l'étudiant.

— Vous êtes pareil à beaucoup de nos intellectuels noirs qui parlent constamment de « la race », dit Ray. Ce qui vous nuit, c'est votre éducation. On vous donne une éducation d'homme blanc et vous apprenez à mépriser votre propre peuple. Vous lisez l'histoire bourrée de parti-pris des blancs, conquérants des peuples de couleur, et cela vous émeut autant qu'un garçon blanc d'une grande nation blanche. Alors, devenus adultes, vous découvrez avec la violence d'un choc que vous n'appartenez pas et ne pouvez pas appartenir à la race blanche. Tout ce que vous avez appris ou accompli ne parviendra pas à vous ouvrir les cercles fermés des blancs et ne vous donnera pas les possibilités complètes qui s'offrent au blanc. Vous avez beau être modernes, talentueux, cultivés, vous aurez toujours le qualificatif « de couleur » pour accompagner

votre nom. Et, au lieu que vous l'acceptiez avec orgueil et courage, ce qualificatif rend amers et aigris la plupart d'entre vous, surtout vous, les sang-mêlés; vous êtes une bande perdue, vous, les noirs instruits et vous ne pourrez jamais vous retrouver que dans le retour aux profondeurs de votre peuple. Ne prenez pas comme modèle l'orgueilleuse jeunesse cultivée d'une société blanche solidement assise sur ses conquêtes impérialistes. Une jeunesse, si comblée qu'elle peut s'offrir le luxe du mépris pour les brutes blanches qui peinent aux échelons inférieurs... Si vous étiez sincères dans votre conception de l'avancement de la race, vous iriez chercher vos exemples chez des blancs d'une autre catégorie. Vous étudieriez le mouvement culturel et social des Irlandais, vous abandonneriez tous ces romans européens intelligents et ennuyeux et vous liriez, sur les paysans russes, l'histoire de leurs luttes, leur vie humble, patiente et dure. Et vous liriez aussi la vie des grands romanciers russes qui l'ont décrite jusqu'à la Révolution Russe. Vous apprendriez tout ce que vous pourriez sur Gandhi et sur ce qu'il est en train de faire pour les masses populaires de l'Inde. Vous vous intéresseriez aux dialectes indigènes de l'Afrique et si vous ne les compreniez pas tous, vous vous montreriez, au moins, humbles devant leur beauté simple au lieu de les mépriser.

L'étudiant mulâtre n'ayant pas été ébranlé dans sa décision de ne pas se rendre au bar africain, Ray y alla seul.

NŒUD COULANT

Nous apprenons que le Conseil général de la Martinique, prenant prétexte de la crise économique, aurait décidé de supprimer toute délivrance de bourses ou prêts d'honneur pour l'année scolaire 1932-1933. Ainsi la bourgeoisie martiniquaise qui peut se payer l'entretien de ses rejetons dans la Métropole entreprend-elle de resserrer le nœud coulant au cou de la concurrence estudiantine petite-bourgeoise. Il est à remarquer que les fils de fonctionnaires et de bourgeois administratifs de tout poil ont été au préalable pourvus de bourses et qu'il n'y a plus d'inquiétude à leur sujet.

Les bourgeois, maintenant que la crise les atteint, ne veulent plus partager avec les petits-bourgeois les bénéfices que leur sue un prolétariat qui ne sera pas toujours anesthésié par les piqûres démocratiques..

S. O. S.

*Que le soir meure sur la ville
Et sur l'obscène exploit
Mise en scène du cœur cinéma
Cœur simulacre du voyage
Pour celle qui a peur du paysage
Et que lasse l'exclusive image
Si l'incendie éclate
Il n'y a pas de sortie de secours
Une oreille pour le dernier appel
A qui déjouant le péril
Prendra le cœur à louer
Rien n'est demandé
Que le don du bonheur puéril.*

*Sur la prairie trois arbres prennent le thé
Tes mains sont cachées
Mes mains sont cachées
Une seule bouche et l'heure d'été
Laisse-moi jouer au jeu de l'habitude
Beau paquebot aux lignes de mes mains.*

*Tourne toujours
Moi seul ne vois point
Assez n'est cécité et cinéma
Monsieur asseyez-vous
Renée n'est pas venue
Je suis seul et tu es nue.*

*Loin des vies quadrillées
Le Temps souffle dans ses doigts
Les semaines à paniers
Et les pantalons de dentelles
On ne ferme pas l'accordéon des jour-
[nées
Et les souliers du vent
Ne pousseront plus la même porte
Vers celui qui l'attend.*

*Le Ciel a ravi l'éclat des lampes
Le Jour monte comme une passerelle
Les nuits et les jours de ton amour
Ce sont pièces de monnaie
Où l'on ne voit plus la reine
Histoire ancienne.*

Etienne LÉRO.

*Pourquoi tendre la main
Aux silences chargés de paysages
Pourquoi tendre la soie des bas
Et l'histoire de la neige sans répit
Pourquoi tendre ton visage
Aux crises de clarté
Quand mes regards effacent
Le printemps sur les vitres?*

Nulle part

*L'orage des visages supprime
Les brûlures du silence
Nos jours méconnaissent la lumière
Nos regards ignorent les couleurs
Nos têtes sont sourdes à la roue des vertiges
La nuit déroule les sentiers
Et les ramages des veines
Les rocs n'arrêtent plus nos pas
Car la transparence annule le paysage.*

*L'été tournant autour de son noyau
déplie l'écharpe d'inconscience
Les paroles oscillent leur mâtine
Lançons à la tête du ciel
à la dérive
l'étourdissement lappé au bord de midi
Déjà les routes tordent l'illusion
à pleins bras
à bras fermés sur des cargaisons de fièvres
et des minutes sans failles.*

René MÉNIL.

Quand l'heure des cris de la haine malade ne dira plus ni matin ni soir, quand ceux qui faisaient blanc et ceux qui faisaient noir se seront tous pendus aux mêmes espoirs malgré le reproche des mains oubliées mains coupées sur des taies d'oreiller sur des taies d'angoisse, quand le jour, décomposé en toutes ses lumières, aura fini de se prendre à parti cristal par cristal, quand il me sera permis d'oublier que j'ai toujours dormi la vie des autres, quand le mot MUET dessiné par les lointaines fumées d'un incendie dont on ne découvrira jamais l'auteur frappera aux portes des coups de silence, ce jour de la morsure serrée chérie empoisonnée ou la tour menteuse sourira elle qui sait qu'échapper pour moi c'est encore courir parmi de brefs charbons que traquent des sonneries sans feu ni lieu tandis que des geysers aux chemises de femme s'échappent des grands trous qu'avaient creusés la peur et pourquoi on ne me tue pas puisque mes yeux ne peuvent pas nier puisque quelque chose qui tombe fait que plus rien ne tombera jamais qu'on n'attendra jamais plus tout ce qu'on maudissait si délicieusement, alors toutes les chambres s'adouciront toutes les haines toute la grossièreté du monde connu tous les vêtements tous les miroirs permettront que se gagne enfin LA TRES ATTEN-DUE.

Jules-Marcel MONNEROT.

*Océans cravatés de matières sublimes
Madrépores enfants de la cage aux abîmes
La grotte a mesuré la maison de ses rêves
La grotte a préparé l'acier des crevaisons
Et les malaises trottent le long des toits
Le long de l'échine de lents cadavres
Qui tombent goutte à goutte
Et gâtent lentement les joies de la famille
D'invisibles fusils qui tirent dans nos rêves
Font éclore de beaux marais automobiles
Il ne reste plus que des visages de buvard
Et l'usine s'arrête de battre
Dans l'attente du crime sauveur.*

Premier poème de l'été

à S. Y.

*C'est la saison des jambes
Hier encore le macaroni long se mangeait difficilement
L'hirondelle sensible se noue mécaniquement autour des perfectionnements
[successifs de l'in vraisemblance
Pour s'être penché trop longuement
Sur la margelle des comportements
Ton amant
S'est pendu et les fleurs de sa corde sont les magnolias éclabousseurs des
[portiques
Qu'un matin maritime a creusé dans l'espace
Plein d'oiseaux qui se gargarisent de ton frère puiné
Dont la tête s'en va butiner le tonnerre
L'Été sert beaucoup à la compréhension mutuelle des êtres
Ma petite fille
Tu es debout au prochain détour
Ne t'envole pas brisons ces bagues
de Saxe
Toutes ces bagues au pommeau de tonnerre
Le temps a raison de fratchir
L'Avenir descend à la rivière par un système de terrasses.*

Faible pendule choyée
les passerelles de l'espace
ce sont de beaux matins broyés
un collier de circonstances sur ses claires épaules
l'Amour
guirlande de chenilles
frissonne au contact
des cristaux d'ignorance qui se déposent longuement au fond de l'heure
de cette heure de tonnerre heureux de reins brisés [qu'il est
depuis longtemps de reins heureux depuis toujours

A travers les versets de l'averse qui sont une procession de loups
la pendule foutait tonnerre
la pendule foutait pendule
la pendule détour casseur de rêves détour lasso d'espace.

Beau comme l'indifférence du nombre 43 à ce qui le précède et à ce qui
le suit l'escalier à tête de vampire à tête de ficelle glisse le long des partitions
bronzées que joue une femme.

avec des bas avec une robe avec des bras avec des bracelets avec une
bouche avec une angoisse avec une attente avec une atmosphère avec une
amie avec des amis avec une maison avec une ville avec des tasses à thé
avec un mystère avec le mystère d'une ville d'une langue d'une robe d'une
tasse à thé de bracelets d'une bague d'une bouche d'une maison de peut-être
ses parents des autres de tous les autres à tous les pianos à tous les horizons
à toutes les lignes qui composent une portée incalculable que la musique
suit vers le pays où l'amour aura tellement tout perdu que bien plus loin
que la vie et que la mort sans importance se poursuivront désormais les
époussés paquebots irrésistiblement chargés d'un bagage de folie à faire
éclater toutes les solitudes dans une perpétuellement renouvelée boucherie
d'éclairs si profonde que me lâchent et le haut et le bas et la chambre et la
nuit et l'heure et le lit que me lâche lâche lâche qui coule à pic vêtu de moi
dans l'anti-océan aux marches de foudre que soutiennent de grands piliers
d'argent sur lesquels se noue et se dénoue sans fin un entrecroisement
d'arches élancées à perte de vue faites d'une matière que je vous défie bien
de nommer de regarder de sauter d'aimer d'ouvrir la fenêtre de jouer à la
marelle s'apaise s'assoupit s'abandonne frileuse ne parle plus.

Jules-Marcel MONNEROT.

Pyjama-vitesse

*Mon pyjama doré d'azur et Bois-Colombes
 Les atmosphères tranquilles — et danse'
 La pavane du silence et juif. — Je m'émeus
 — soit — mais non et si je parlais douce
 et le pays rivière de moi même légère
 et je souris. — Mon pyjama doré et brodé
 de moi (lance) et pis que tout doré d'azur
 mon pyjama benjoin marteau doré d'azur
 dit Bois-Colombes et juif et vous y êtes.*

Ligne bleu clair dans un épisode de commande,
 j'ai trouvé le drapeau de la République

Mon bel oiseau dans l'éternel les gouttières t'appellent mais ne songe pas à revenir. Les plumes d'un surnom agréable ne manqueront pas de faire passer la peur la peur du vent dans les glaciers. Mon bel oiseau le tonnerre de tous mes désirs la satisfaction du soleil couché et de toutes mes épines entremêlées dans l'angoisse indistincte d'un séjour que je n'ai pas voulu t'imposer à toi mon oiseau feu mon oiseau sang mon désespoir en manches courtes au satin dégradé couleur de ma témérité tes plumes tes ailes en plumes sur la patte de derrière mon oiseau contre-énigme dissipons la clarté de tes lignes bleu clair mon blanc goujon vorace tu es mon bel oiseau mon bel oiseau zéphyr dans la nuit et que toutes les lam-

pes s'éteignent au cuir de ma souple agonie. J'ai volé dans les digues et dans les peupliers j'ai vendu des soucis au rentier débonnaire j'ai parcouru les temples de désolation de nuit de jour à la tombée de toutes les grandes douleurs et partout bel oiseau je t'ai vu dans les pierres et tu ne peux savoir que l'esprit ne traverse pas la rivière car sur le pont que tu m'as jeté c'est en vain que j'ai lapidé toutes les rides. L'appel des rhomboèdres à la lisière d'avril ressemble à la musique de ton ombre à toi mon oiseau inutile qui ne sait que peupler la révolte de tous les grands arbres des avenues et de tous les boulevards lorsque la trompette des salles de banquet résonne sous les fenêtres de celle que tu n'aimes pas encore.

Simone YOYOTTE.

*Lisez le manifeste des surréalistes
contre la guerre antisoviétique*

Lisez " **Contre l'impérialisme** "

Organe de la Ligue française contre l'oppression
coloniale et l'impérialisme, et Section française de
la Ligue Internationale contre l'impérialisme et pour
l'indépendance des peuples coloniaux

BULLETIN D'ABONNEMENT ⁽¹⁾

Je, soussigné

demeurant (adresse exacte)

déclare souscrire un abonnement d'un an à " **LÉGITIME DÉFENSE** ".

Ci-inclus 15 francs ou 17 francs.

(SIGNATURE)

(1) Un an : France et Colonies, 15 francs ; Etranger, 17 francs.

VIENNENT DE PARAITRE

Le surréalisme en 1932...

René CREVEL. — Le clavecin de Diderot.

Gui ROTÉY. — La guerre de 34 ans.

André BRETON. — Le revolver à cheveux blancs.

Paul ELUARD. — La vie immédiate.

Tristan TZARA. — Où boivent les loups.

En vente chez
JOSÉ CORTI
6, Rue de Clichy, 6

Sur la rive gauche
Librairie OLIVIERO
80, Boulevard Raspail

I

1^{er} Juin 1932

Le N° : 3 frs

Reproduction anastaltique de la collection complète de la revue *Légitime Défense*.

© Jean-Michel Place, 1979. 12, rue Pierre et Marie Curie 75005 Paris

ACHEVE D'IMPRIMER
LE 8 JUIN 1979
PAR L'IMPRIMERIE JOUVE
PARIS

Collection des réimpressions des revues d'avant-garde n°17

Dépôt légal 3^e trimestre 1979. Numéro d'éditeur : 42

ISBN : 2-85893-028-7

